

NEGRITUDE ET CREOLITE

On a beaucoup spéculé ces quinze dernières années sur une nouvelle écriture des écrivains africains et les transformations qu'ils opèrent sur la langue française, dans le but de la plier, de l'adapter à leurs besoins propres d'expression.

Ce grand besoin de renouvellement s'est en effet investi dans une attention toujours plus intense accordée à l'écriture, à ses transformations linguistiques, en fonction des lectures aussi bien que des structures de l'oralité ; pour aboutir à ce que J. C. Blachère appelle négritude, et qui n'est autre le "français négriifié", (qui n'a rien à voir avec le "petit nègre" et n'a donc rien de péjoratif !).

Disons tout de suite que cette évolution des écrivains africains et -parallèlement des écrivains antillais- s'est faite sous la pression morale du discours critique de trois décennies marqués successivement par l'engagement politique et par le micronationalisme (voir chap. XX, n° 1). Comment traduire l'africanité dans une langue européenne ? Question récurrente...

Ce mouvement d'émancipation de l'écrivain et de l'écriture, se fera donc essentiellement à l'encontre du français qui était précisément sa langue d'expression, paradoxe !

partis d'une attitude extrêmement docile, voire servile, s'inscrivant dans le sillage des écrivains blancs coloniaux, comme l'a bien vu Mohamadou Kane (1), et se pliant aux modèles incontestés des manuels scolaires, une littérature d'instituteurs s'ébauchera en Afrique entre 1920 et 40 dans "la langue", par opposé aux "dialectes" ; elle sera d'une correction quasi sans défaut.

(1) - M. Kane, Roman et Traditions, N.E.A., Dakar 1983

Le poids de l'école s'accroissant du poids de l'éditeur, "l'œil" était dans la tombe et regardait les Gains noirs, comme le dit si drôlement Blachère. Ainsi Mapate Diagne, Bakary Diallo, Couchoro, Hazoumé, Dim Delobson, jusqu'à Naigiziki, Camara Laye et Malonga, vont pratiquer l'auto-censure rigoureuse, qui leur permettra de parler des réalités africaines -souvent avec justesse- sans modifier en rien la langue du colonisateur.

Le mouvement de la négritude va ébranler cette toute puissante citadelle. Encore que Socé dans Mirages de Paris avoue que dans sa bibliothèque "outre les maîtres français de la littérature contemporaine, Sidia avait les écrivains marquants de la littérature coloniale : Les Nègres de Delafosse, Le Livre de la Brousse de René Maran...Oiseau d'Ibène de A. Demaison" (p. 145). Et J. C. Blachère démontrera, texte en main, les réminiscences de Davesnes (1) chez Laye et Sadjì.

Si bien que ce fut dans l'écriture poétique qu'il y eut les premiers soubresauts, les premières licences, l'introduction des vocables indigènes, chez Senghor et Césaire entre autres. Et en Haïti dans le roman paysan, comme l'a bien indiqué L. F. Hoffman dans son ouvrage exhaustif Littérature d'Haïti.

Mais le roman africain demeurera dans les strictes limites d'une langue classique jusqu'après l'Indépendance. Dadié, Sadjì, Mongo Beti, Ferdinand Oyono, Olympe Quenum, D. Ananou, Ch. Hamidou Kane, Malik Fall, pratiqueront une syntaxe impeccable et, au niveau du lexique, se contenteront d'introduire des mots locaux désignant des objets, ou des rôles précis, comme "navettane" ou "talibé", sans équivalents dans la langue française ; ou encore des proverbes et quelques autres "ethnotextes" faisant effet d'authenticité.

Même les niveaux de langue (langue populaire, langue enfantine, langage amoureux) se trouvaient souvent comme "gelés" par un souci de bienséance. Ce qui faisait parler l'enfant Samba Diallo comme un adulte et "les paysans comme des philosophes" (P. H. Simon). On dira aussi que le mendiant Magamou, héros de Malik Fall, s'exprimait en universitaire.

(1) - Davesnes est l'auteur de Mamadou et Bineta.

Cependant si un auteur s'avisait d'utiliser l'argot européen (Nazi Boni) il se faisait rapidement rappeler à l'ordre ; de même s'il se permettait quelque observation "vulgaire" (Oyono, ou Beti) par souci de réalisme.

Cette orthodoxie sera cautionnée par des prix littéraires comme ceux de l'ADEF qui durant 25 ans vont abriter le bien-écrire des écrivains "d'Outremer". J. P. Makouta qui s'en plaint (1) avait sans doute aussi des raisons personnelles pour le faire : "Les prix... tuent, dans une certaine mesure, l'inspiration et l'art personnels, pour obliger l'auteur à se conformer à l'Art officiel" ; et Blachère commente : "L'institution critique fonctionne comme une tutelle aliénante".

On a beau jeu de critiquer les prix littéraires octroyés par l'étranger ; mais il faut aussi reconnaître leur action stimulatrice, et il est indéniable que ces prix annuels de l'ADEF pour le roman et de l'Ocora (Radio France) pour le théâtre et la nouvelle, ont été des leviers efficaces pour les jeunes écrivains de l'Afrique francophone.

par ailleurs, cette persistance du "style instituteur" (l'expression est de Jean Perive) va cependant se muer en une certaine préciosité, voire une maîtrise complète de la langue, maîtrise qui va s'étendre de la virtuosité (chez M. Beti par exemple), à la sophistication (Malik Fall, O. B. Quenum, V. Y. Mudimbe, G. Ngal, W. Sassine).

Il faut donc attendre 1968 et Ahmadou Kourouma pour assister à la première opération de transgression délibérée de lois de la langue française par un écrivain africain. Et il le fera avec une pseudo-innocence, brisant néanmoins le "mur de la langue classique, (car s'y) sentant mal à l'aise pour dire des choses essentielles". Makily Gassama (2) en a mis en évidence les stratégies qu'un collègue résume ainsi : déconstruire le français pour le reconstruire sous une forme africaine ; ou encore il "déconstruit le français-français" comme l'écrit Maryse Condé à propos d'un écrivain créoliste (3).

(1) - Dans son Introduction à l' étude du roman négro-africain - NEA 1980, Dakar.

(2) - M. Gassama : La langue d'Ahmadou Kourouma ou le français sous le soleil d'Afrique - Karthala 1995.

(3) - J. P. Lautenbacher : article dans Bulletin francophone de Finlande 1995.
- Maryse Condé - La traversée de la mangrove p. 228.

Ainsi verra-t-on l'invasion du français par les mots, et surtout les formes du malinke. Conquête pacifique et débonnaire, qui fut accueillie, nous l'avons vu, de façons diverses. Mais la performance littéraire était telle, et le "croisement" si réussi, si vivant, si "authentique" qu'on l'accepta, mieux, qu'on le reconnut.

Après un temps d'attente...(des réactions), les écrivains un à un se lancèrent -avec moins d'audace- dans une "négrification" ou "indigénisation" progressive du langage écrit.

Il se fit par un double processus : l'adoption croissante d'africanismes (usage local particulier de certains mots français ou d'origine français) comme dibiterie, gouvernance, ou encore absenter, toubabiser, fréquenter (l'école), misérer, grotto, les hauts-d'en-hauts, mocherie, nuiter, finir (dans le sens de mourir), trottoire (pour putain), etc.

L'autre processus consistait à introduire non seulement le lexique mais les expressions de la langue africaine d'origine. Ainsi après lalo, sourga, ganga, obom, kon, ndéissane, salinc, pintch, tiep, drianke, monnè, et toutes les heures de la prière (Fadjar, Takusan, Timis, etc.) on intégrera des dialogues (salutations notamment), les mots africains traduits (homme-femme pour gor-djiguène), des expressions métaphoriques indigènes, comme gagner un enfant (Francis Bebey), leur français me complique l'arrière (Sony Labou Tansi), elle éventre un malheur, *elle vend l'eau de sa poupe, etc.*

Il deviendra légitime de "faire craquer la grammaire et même le sens des mots" affirme T. Tchivella.

"Le travail du héraut noir est de s'attaquer à l'oppresseur, de défranciser la langue, de la concasser" annonce Blachère ; de "subvertir le français" propose plus calmement Maryse Condé ; de "faire des bâtards à la langue française" répétera à l'envi Massa Magan Diabaté ; de "décrasser les mots, les dérouiller, les prendre à rebrousse-poil" avait déjà écrit Senghor en 1952, mais il n'avait certainement pas imaginé qu'on irait si loin dans cette voie ! Aujourd'hui l'Académicien se montre plus prudent "nous sommes pour une langue française, mais avec

des variantes, plus exactement des enrichissements régionaux" (1).

Il y eut même chez certains critiques des positions de principe qui évoluèrent assez vite pour que, puristes au départ sur ces problèmes de langues, ils finissent par approuver sans réserves des entreprises franchement iconoclastes, comme les "tropicalités" de Sony Labou Tamsi.

Cependant cet éclatement et cette tension que la langue africaine introduit dans le français, pour riches et significatifs qu'ils soient (J. L. Joubert), n'en sentent pas moins, souvent, l'effort. Et certains ont déjà diagnostiqué cette aventure linguistique comme une forme de maladie, une schizophrénie (Chantal zabus). C'est vite dit. Où alors on peut faire la même remarque pour les recherches d'écriture surréaliste, ou celles du "nouveau roman" français !

Du côté des Antilles, le processus fut baptisé très officiellement par L'éloge de la créolité. C'était un manifeste qui périodisait l'histoire littéraire en étapes bien distinctes : l'écriture "empruntée" aux modèles français ; la négritude qui restitue l'Afrique mère et introduit le surréalisme (période Césaire) mais qui demeure trop universaliste et occidentale ; la période d'E. Glissant qui s'efforce de préciser les contours de l'antillais et les éléments de l'antillanité mais qui demeure encore peut-être trop intellectuel, trop abstrait.

Enfin le temps actuel celui de la créolité, qui embrasse les "éléments culturels caraïbes, européens, africains, asiatiques et levantins que le joug de l'Histoire a réunis sur le même sol".

Concrètement les auteurs (2) revendiquent la suprématie de la "diversité" sur l'universalisme, et le droit à l'expression de toutes les composantes de la population des îles caraïbes (y compris la Guyane) en son ou ses langages propres, à savoir le créole, ou le français (ou l'anglais) créolisé.

Pour ce faire, une quadruple démarche pour l'écrivain s'impose : la récupération du créole comme langue à part entière, l'utilisation abondante du

(1) - Senghor, préface au "Lexique du français du Sénégal" de Blondé, Dumont et Gonthier - NEA - 1979.

(2) - Jean Bernabé linguiste et doyen aujourd'hui de la Faculté des Lettres de l'Université des Antilles.

Raphaël Confiant et Patrick Chamoiseau tous deux enseignants et écrivains.

langage oral quotidien, la mise en situation du peuple des faubourgs et des campagnes, et une libération de l'écriture que l'on décrira comme "baroque" ou "carnavalesque".

Ainsi les créolistes veulent provoquer, et provoquant une rupture nette avec leurs aînés ; contrairement aux écrivains africains dont l'évolution n'est pas précédée d'une théorisation, et ne se rassemblèrent pas pour former une nouvelle école.

On remarquera que bien avant ce fameux manifeste (1989), Franketienne avec Dezafi, G. Castera avec Kombelann, Joby Bernabé avec Kimafoutissa, avaient emboîté le pas aux précurseurs : Gratiant, Morisseau et Parépou desquels on réédita les oeuvres à cette époque. Il y eut aussi les poèmes de S. Rupaire et de H. Poullet. Ch. Christophe fait paraître une Anthologie de la poésie haïtienne d'expression créole (1980) et L. F. prudent une Anthologie de la nouvelle poésie créole (1984). Confiant avait déjà produit une série de romans et nouvelles en créole entre 1979 et 1986. En 87 Chamoiseau publie La chronique des sept misères et en 88 Solibo le magnifique. Confiant de son côté sort Le Nègre et l'amiral, également en français créolisé.

L'éloge de la créolité ne faisait donc qu'entériner une pratique déjà bien assise, et précédée par un retour vers le créole datant des années 75-80. En Afrique il manqua peut-être un ouvrage de ce genre pour officialiser la production en langues nationales, et libérer les écrivains francophones des corsets de la syntaxe hexagonale.

Faut-il le regretter ? Nous n'avons pas à nous mettre à la place des Africains. Feront-ils leur révolution linguistique en douce ? Ou ne la feront-ils pas ? il est trop tôt pour le dire. Ce qui nous importe est surtout ce qu'ils en feront.

Car le ~~sous~~ vrai problème est celui-ci : jusqu'où aller trop loin, sans tomber dans la charabia ? Grave accident en effet, advenu à Mamadou Soukouna avec Le désert inhumain (1989) paru pourtant chez Belfond, avec deux préfaces et un lexique ! Mais cela n'empêcha pas ce catamaran de couler à pic, pour cause de

totale illisibilité (1). Jusqu'où aller trop loin dans l'invention qui fait suite à ce mixage de langues, et débouche dans les néologismes débridés et les relexifications anarchiques ?

Ma foi, que les écrivains qui suivent cet itinéraire prennent leurs risques ! C'est un peu le bateau ivre de Rimbaud. On n'est pas explorateur sans prendre des flèches. Et selon qu'on réalise un chef d'oeuvre ou un monstre, on sera fêté comme Christophe Colomb, ou dévoré par les cannibales.

En somme les écrivains africains sont à un tournant analogue à celui de la créolité. Et, comme les Antillais, trois directions s'ouvrent à eux :

- Soit "coloniser" le français en le créolisant ou en l'africanisant au maximum ; et le maximum supportable serait Kourouma (ses 2 romans) et ^{à la limite} Labou Tamsi ; ainsi Patrick Chamoiseau et Raphaël Confiant qui réalisent la perfection du français créolisé avec Texaco et le Bassin des Ouragans, ou Gisèle Pineau avec L'espérance macadam. ~~Je renvoie le lecteur au chapitre sur la littérature antillaise~~
~~54/55~~

- Soit écrire directement dans sa langue africaine maternelle, comme l'ont décidé Cheikh Ndao, James Ngugi et Pius Nkashama (récemment), à l'instar des Antillais et Haïtiens écrivant en créole : Franketienne, Placoly, Thérèse Léotin, Sony Rupaïre, Monchoachi, Boukman, et R. Confiant première manière.

- Soit enfin continuer d'écrire en français, comme le font T. Serpos, Ch. Hamidou Kane, Khady Salla, ~~Bons Diop~~, Georges Ngali, Henri Lopes, Emile Ollivier, M. Condé, Xavier Orville, L. P. Dalember, ou Edouard Glissant qui arrive à traduire la diversité du Tout monde dans un français toujours orthodoxe. Ainsi font-ils tous avec des aménagements sans doute, si nécessaire, mais sans quitter la norme d'une langue qu'ils se sont totalement appropriée, et où ils évoluent aussi à l'aise sinon plus que dans leur langue maternelle.

(1) - C'est faire insulte à Tutuola que de lui comparer ce pauvre Malien mal alphabétisé. Et J. C. Blachère est bien bon de flairer là un canular. Je pense au contraire que la mansuétude de Chevrier s'est laissé prendre au piège.

Dans tous les cas l'autonomie littéraire de l'écrivain est une utopie. Quel qu'il soit, "il est d'abord un lecteur, et travaille nécessairement à partir de ce qu'il a lu" remarqué très justement Mouralis (1), "nous nous trouvons à chaque fois devant un processus de lecture, puis de transformation, qui aboutit à la production d'un nouveau texte". Bref l'intertextualité est inévitable. Même si elle est d'origine diverse pour les écrivains noirs actuels : auteurs français et américains, aînés de la négritude, littérature orale qu'ils ont souvent écoutée, parfois même textes africains écrits.

J'estime cependant que une bonne moitié au moins des écrivains africains contemporains, ont toujours avec le français des rapports de maîtrise tels que cette langue ne leur pose concrètement plus de problèmes.

De même que Senghor ne semble jamais avoir ressenti -sur le plan linguistique- un quelconque déchirement entre négritude et francophonie, ni souffert de son bilinguisme, de même Mongo Beti, Quenum, Sassine, Dongala, Monembo, Mudimbe, et même M. M. Diabaté sont des francophones heureux. Pourquoi Padié n'écrit-il pas en baoulé ou Ibrahima Ly en peul ? Pourquoi Tchikaya envoyait-il promener ceux qui lui posait ce genre de question ?

En fait pourquoi écrivent-ils ? Mais que ce soit pour remplir une mission, pour "fendre l'être et créer un appel" (Labou Tamsi) ou pour la simple jouissance d'écrire (Lopes), le droit élémentaire de l'écrivain est de choisir sa langue s'il en a plusieurs. Comme le disait le père E. Mveng "chaque langue que j'apprends est une conquête, et me rend plus homme".

Le phénomène s'observe aussi bien ailleurs. Des auteurs américains comme Julien Green décident d'écrire leurs romans en français ; Karen Blixen, danoise, écrit les siens en anglais ; Semprun (espagnol), Biancotti (italien), Ionesco (roumain), Kundera (tchèque), Ben Jelloun (marocain), Beckett (irlandais) écrivirent en français ; Maryse Condé francophone, annonce son prochain roman en anglais, why not ?

(1)- Bernard Mouralis : Littérature et développement, Silex, Paris, 1984.

Le bilinguisme, ou le trilinguisme doit être considéré comme un luxe enfin, et non plus comme une aliénation ! Aussi longtemps qu'une langue est brimée par une autre, certes il y a un malaise. Mais si l'écrivain décide de s'exprimer en français, anglais, swahili ou wolof par diglossie, par raison politique ou par souci d'identité culturelle, c'est son affaire. On n'a pas à le censurer ; tout ce qu'on lui demande c'est de nous faire de la bonne littérature.

Il faut donc garantir à l'écrivain, d'où qu'il soit, cette liberté essentielle d'écrire dans la langue de son choix, lorsqu'il a la chance insigne d'en posséder plus d'une. Je dis bien la chance, car à l'heure de la mondialisation, c'est un immense bénéfice, et il faudrait qu'enfin on le reconnaisse aujourd'hui.

-o-o-o-o-o-o-o-

BIBLIOGRAPHIE

- J. Bernabé, R. Confiant et Chamoiseau - Éloge de la créolité -
- J. C. Blachère - Négritures - Les écrivains d'Afrique noire et la langue française - Paris, L'Harmattan 1993
- Blondé J., Dumont P., Canu G., et coll. - Inventaire des particularités lexicales du français en Afrique noire - Paris, Aupelf et ACCT 1983
- L. J. Calvet - Linguistique et colonialisme, petit traité de glottophagie - Paris, Payot 1974
- M. Condé et M. Cottenet - penser la créolité - Paris, Karthala 1995
- R. Confiant et P. Chamoiseau - Lettres créoles
- P. Dumont - L'Afrique noire peut-elle encore parler français ? - Paris, L'Harmattan 1986
 - Le français, langue africaine - idem - 1990
- P. Samba Diop - Archéologie littéraire du roman sénégalais - Francfort, IKO 1996
- M. Gassama - La langue de Amadou Kourouma - Paris, Karthala 1995
- J. F. Hoffmann - Littérature d'Haïti - Paris, Aupelf-Édicef 1994
- J. L. Joubert - Littératures de l'Océan indien - Paris, Aupelf 1991
- J. P. Makouta - Le français en Afrique noire - Bordas 1973
- V. Y. Mudimbe - L'odeur du père - Paris, Présence africaine 1982
- Nkashama P. N. - Littératures et écritures en langues africaines - Paris, L'Harmattan 1992
- A. Ricard - Littératures d'Afrique noire - Paris, Karthala 1994
- CH. Zabus - The african palimpsest, indigenization of language in the West african novel - Amsterdam, Rodopi, 1991